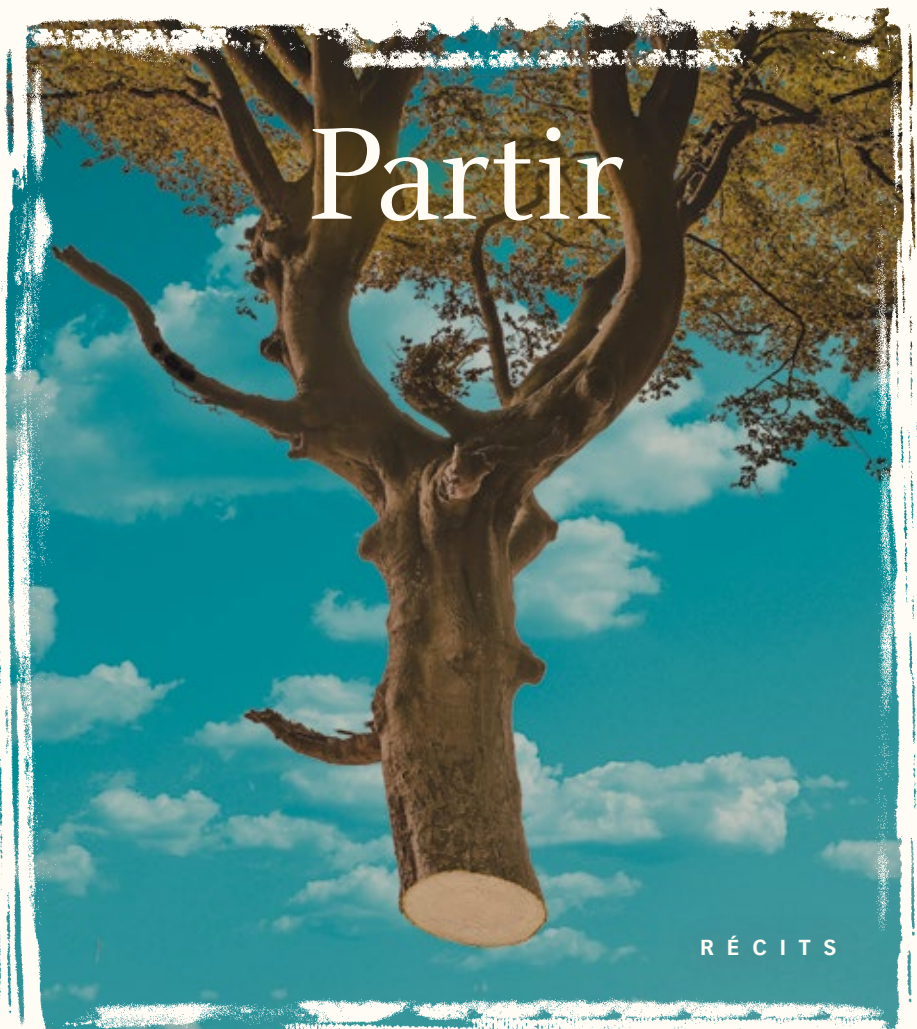


CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER



 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Partir

Du même auteur

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dans les crocs du tyran,
Les éditions Héritage, Montréal, 1997.

Le secret du coffre au pélican,
Les éditions Héritage, Montréal, 1997.

Panique dans la ménagerie,
Les éditions Héritage, Montréal, 1997.

La guerre aux mensonges,
Les éditions Héritage, Montréal, 1998.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Marie et les deux François,
Les éditions Sémaphore, Montréal, 2010.

Trou blanc,
Les éditions Sémaphore, Montréal, 2011.

CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER

Partir

R É C I T S

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-55-6

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2020

© Les Éditions Sémaphore et Christian Lemieux-Fournier
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

À la mémoire de Josée Fournier

L'ENFANCE

Un nom

Elle ne m'a pas vu venir. Endormie qu'elle était. Elle avait fait tout le travail : poussé, gelé, sué, crié, respiré. Pendant des heures. Puis, au merveilleux moment du dénouement, le sommeil forcé.

Le médecin à la blouse blanche, impassible, l'a anesthésiée.

Elle ne m'a pas vu venir. Ce n'est que plus tard que nous avons fait connaissance. Je ne me souviens de rien.

Comment l'appellera-t-on ?

Quelques prénoms flottèrent, je suppose.

J'imagine son sourire triste :

« Pourquoi pas Ogino¹. »

1. Méthode Ogino : contraception par abstinence sexuelle périodique, également appelée « méthode du calendrier ».

Obscurité

J'vois rien. Y fait noir. J'suis peut-être entouré de dragons, de monstres... Y en a, m'semble, qui se promènent, s'approchent, me sentent.

J'bouge pas. J'écoute.

Non, pas de dragons. J'sens pas de souffle chaud sur moi.

J'me calme un peu.

Dans l'obscurité totale, mon cœur bat moins fort.

Une idée terrible apparaît : pas de dragons, non, mais pire encore... des loups ! Ils ne font pas de bruit et ne sentent pas le brûlé. Juste à côté peut-être, des gros loups avec la gueule ouverte, qui attendent un signal du chef pour me dévorer.

Je crie : « M'man ! M'man ! »

Elle comprend tout de suite.

« Attends deux secondes, je reviens. »

De nouveau seul. J'ai peur. Mais beaucoup moins.

À son retour, elle me décolle les yeux avec une débarbouillette d'eau tiède.

La juste part

Dans la chambre, le fouillis : des paquets partout, des jouets dans des boîtes aux couleurs vives, sur le lit, sur la commode, par terre, du papier d'emballage, des ciseaux, des rubans, des choux, de jolies petites cartes, des sacs.

Sur un bout libre du lit, elle emballe. Des gestes simples, plier, coller, poser un chou dans un coin, placer la carte au bon endroit, bien choisir les couleurs... Il faut que les enfants aient de beaux yeux ronds en admirant les paquets. Celui-ci est terminé, il va sur la pile de Bernard. Elle se demande s'il aimera ce jouet, s'il s'amusera, s'il ne le trouvera pas trop « instructif ». C'est un jouet qui ne faisait pas partie de sa liste, une surprise.

Elle enveloppe maintenant le paquet d'Alain. Elle n'aime pas en avoir terminé avec l'emballage des paquets de l'un sans avoir commencé celui des cadeaux de l'autre. Chacun a sa pile de paquets emballés sur la commode. Six.

Elle regarde l'heure. Il va falloir qu'elle se dépêche un peu. Encore deux paquets chacun à emballer. Manquera-t-elle de papier? Elle examine les rouleaux.

Elle sourit en songeant à la manie de la comparaison des enfants. D'un puéril... Plutôt que de se réjouir en voyant son paquet, l'enfant regarde tout de suite celui de son frère, de sa sœur, en se demandant s'il est plus gros ou plus lourd que le sien. Il les compte, évidemment. S'il fallait qu'il ait moins de cadeaux que les autres! Chaque enfant a donc, toujours, le même nombre d'étrennes, d'une grosseur équivalente, quitte à en envelopper certaines dans des boîtes plus grandes. Cette année, le père Noël donnera deux gros, un moyen et deux petits paquets à chacun.

Elle a respecté, dans la mesure du possible, les souhaits et désirs de chacun. Elle ne peut, sans se faire de reproches, combler la totalité des souhaits de l'un et seulement le tiers des désirs de l'autre. Il y aura donc, pour chaque enfant, deux paquets surprise et trois choisis dans sa liste de suggestions. Celle, orale, des plus jeunes ne sachant pas écrire possède évidemment autant de poids juridique que la liste écrite.

Elle continue, patiemment, en pliant bien les coins, en s'appliquant. Voilà. Elle écrit : « À Mireille, de la Fée des étoiles ». Il n'y a pas que le père Noël, quand même.

Papa entre dans la chambre. Il était parti acheter un cadeau plus cher. Après un minutieux recomptage, ils avaient constaté qu'un enfant, bien qu'ayant ses cinq paquets, subissait une inqualifiable injustice de cinq dollars. La catastrophe est évitée.

La commode est inondée, elle croule presque sous le rouge et le vert. Plus qu'un et l'opération emballage sera terminée.

Ils transportent les paquets au salon, où l'arbre brille déjà. Dans la crèche, Jésus se repose avant de naître. Les plus gros cadeaux vont au fond, esthétisme et utilisation rationnelle de la superficie disponible obligent, puis l'on songe à joliment répartir les couleurs et à équitablement placer les étrennes en vue de la distribution prochaine.

« Ça va être tout déchiré en quinze minutes », dit-il.

Elle ne répond pas. Elle s'assoit pour admirer et se relève aussitôt en criant : « Ah mon dieu ! Mes tourtières vont brûler ! »

En classe

La maîtresse devant le grand tableau vert. Elle sourit, me regarde et dit :

— Maintenant, Christian va nous lire un passage de l'Évangile.

La classe m'observe. Pourquoi moi ?

— Le passage intitulé « Discours après la multiplication des pains », dans vos livres... page quarante-cinq.

J'ouvre mon livre. Tout de suite je vois. Je blêmis. Que faire ?

Le dernier pupitre se referme. Il n'y a plus de bruit. Chaque élève a son livre ouvert devant lui. Silence.

— Tu peux commencer, Christian.

J'hésite. Je regarde la page. Monstrueuse pour moi. Je le sais.

Est-ce que je dis que je ne peux pas lire ?

— Christian, nous t'attendons, dit gentiment la maîtresse.

C'est dur. J'ai peur.

— Christian ?

Je n'ai pas le choix. Je commence à lire lentement, tout bas, chuchotant presque.

— Pourrais-tu lire plus fort ?

Je lis plus fort. Mais à ma façon.

Dans la classe, il y a quelques rires étouffés. Certains élèves, tout près, se poussent du coude et se montrent le texte. Je continue.

Des têtes se redressent, s'interrogent. Je lève un œil. La maîtresse est perplexe. J'entrevois un mouvement dans la classe. Mais personne ne m'interrompt. Encore deux lignes. J'ai presque fini.

— « Il » dit alors à Simon Pierre : « Voulez-vous partir vous aussi ? »
Simon Pierre lui répondit...

J'expire. Je repousse le livre. J'appuie ma tête sur ma main gauche en me cachant un peu les yeux.

— As-tu quelque chose contre Jésus? Tu ne dis jamais son nom, me demande, intriguée, ma maîtresse.

Toute la classe se tourne vers moi. Soixante-deux yeux qui me guettent. Trop. Je me lève. Je me mords la lèvre du bas. Je ne pleure pas.

— Z'ai rien contre lui, Madame. Mais s'parle sur le bout de la langue. Pis z'aime pas ça faire rire de moi.

Dans l'attente d'un grand plaisir

Assise sur la balançoire, cigarette aux lèvres, voguant au gré de légers bercements, yeux clairs et grands ouverts, une tasse de café à la main, fatiguée de sa journée, elle savoure le beau silence plein entourant tous ses enfants qui dorment, écoute la balançoire qui craque en un aller-retour régulier, sereine malgré tout, tâchant d'oublier, ne serait-ce qu'un instant, la cacophonie quotidienne peuplée de petits riens, et déguste ce merveilleux moment où l'on est seule avec soi-même.

Elle lève la tête vers le mélèze, dont les longues branches du bas touchent presque la maison. Tout à coup, de très loin, perce un cri. Elle fronce les sourcils. Est-ce un enfant ou un chien ? Cela se passe-t-il sur ses terres ? Puis, au coin de la rue, le cri s'éteint.

Elle prend une bonne gorgée de café, s'allume une autre cigarette et replonge, reprend là sa rêverie, tâche, encore une fois, de s'échapper... mais un souci vient la contrarier. Elle pense à tout ce travail qu'elle devra faire demain. Elle ferme les yeux. La balançoire s'arrête, immobilisée par l'essoreuse, les balais, le vieil aspirateur, le fouet à œufs, la corde à linge. Elle donne un coup de pied, force le mouvement, ordonne à la balançoire de continuer. Le lendemain s'évapore.

Les nouvelles secondes sont pour elle. Pour personne d'autre. Elle les saisit avidement. Elle s'appuie sur le dossier et fume en souriant. Heureuse d'être oubliée.

Lentement la fraîche soirée de mai s'installe.

Elle frotte ses bras nus. Son regard s'arrête sur un bosquet. Elle se lève, s'en approche et hume une fleur. Elle retourne à la balançoire, satisfaite.

Elle repart, s'échappe en rêvant. Cela se fait plus facilement, avec aisance, doucement. Ma mère est soulevée par les parfums des premières branches de lilas.

Souvenir plein de saveur ou radio-estomac

Les souvenirs brillent ou s'éteignent au loin. On les cherche, ils nous échappent. On les repousse et ils nous assaillent. Ils défient le temps. Les plus éloignés sont souvent les plus fidèles. Et les souvenirs d'enfance sont sûrement les plus rassurants. Ils sont comme une couverture de laine pendant les nuits froides. Un compagnon et une protection.

Un de ces souvenirs m'est revenu à l'esprit la semaine dernière, alors que je passais près d'un restaurant. Cela sentait bon la cuisine. Les odeurs. Tant d'odeurs! Tout à coup familières. Le parfum a tout déclenché, du nez jusqu'au cœur. Et toute cette scène m'est revenue. Comme si je l'avais vécue hier.

*

Y est pas loin de midi. L'école recommence à une heure. J'cours. J'cours parce que j'cours tout le temps. C'est l'automne ou le printemps, parce que j'cours super vite pis que l'hiver, j'cours pas vite à cause des bottes pis d'la neige. En hiver, quand j'vas vite, c'est pas en courant, c'est en ski-bottines. T'sais, quand on s'accroche au *bumper* d'un char pis qu'on s'fait tirer... Les meilleures, c'est les p'tites Volks ; là, y a de la pogne. Ah oui, c'est l'automne! Parce qu'hier, j'ai poussé Bernard dans un tas de feuilles.

J'vois la maison, j'arrive, j'passe par en arrière parce qu'on passe toujours par en arrière. Avant d'entrer, j'sais que j'vais entendre ma mère pis la radio, elle va me demander si ça l'a bien été à matin, pis j'vas dire oui parce que j'dis tout le temps oui.

— Bonjour m'man!

— Bonjour, qu'a répond. Va te laver les mains.

J'entends pas encore ma chanson, mais ça s'ra pas long, c'est jamais long. C'est pas ma chanson parce que j'sus pas encore assis, j'ai pas ma

cuiller. La chanson qui sent la soupe aux légumes, le bouilli de bœuf et le jello, le pudding aussi des fois. J'sais pas, c'est peut-être pas ma chanson qui sent ça, c'est peut-être ma mère qui sent la soupe aux légumes, ou la soupe aux légumes qui sent ma mère. C'pas grave, d'abord que ça sent bon.

Là, j'sus à côté de la table, une fesse sur la chaise. Quand ma sœur va avoir fini de pleurer, ma mère va me donner ma soupe. J'suis jamais tout seul avec ma mère. Y a toujours une couple de sœurs, un frère, plus jeune, plus vieux. Moi, j'sus dans le milieu, d'la famille j'veux dire, parce que pendant les repas, j'sus à un bout de table, pas à un bout de table parent, non, à un bout de table côté enfant, les longs côtés. Bon, là, j't'assis pour vrai, les deux fesses collées sur le siège, pis j'touche pas à terre. Pis j'ai super faim, ça fait que c'est midi ou proche proche, parce que le midi, on mange à midi.

Oui, là, j't'assis pour de vrai, même que j'ai ma cuiller dans la main. J'vas entendre ma chanson, ça s'ra pas long. Ma mère est deboutte, comme toujours. Tout le monde sait que les mères, ça sait pas s'asseoir. Ça doit être à cause des genoux. A m'donne ma soupe aux légumes, j'dis merci pis j'plonge ma cuiller sous-marine dans l'océan, j'ouvre la bouche, j'entends la musique que j'connais tant, pis les paroles que j'aime tellement :

Toc, toc, toc! Qui est là?
Les joyeux troubadours!
Mais entrez, voyons! Ah bon!
Durant toute la semaine
Les joyeux troubadours
Ont confiance en leur veine
Et rigolent toujours.